Document généré le 23 avr. 2024 06:08

Horizons philosophiques

La catastrophe comme récit épique

Luis Gomez

Volume 15, numéro 1, automne 2004

En quête du sujet

URI : https://id.erudit.org/iderudit/801277ar
DOI : https://doi.org/10.7202/801277ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)
1920-2954 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gomez, L. (2004). La catastrophe comme récit épique. *Horizons philosophiques*, *15*(1), 67–77. https://doi.org/10.7202/801277ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La catastrophe comme récit épique

J'ai longtemps hésité sur la façon dont j'aborderais la question de l'être afin de la situer dans la continuité d'une démarche de compréhension des liens qui s'enchevêtrent pour construire l'identité tant personnelle que professionnelle et lui donner un sens. Ma réflexion et les circonstances actuelles de mon existence m'amènent à me poser la question du sens à partir du vécu sensible. Le récit d'un moment particulier de mon existence sert de point de départ à cette réflexion. Le sens souffrant pourrait-il être bâtisseur d'une nouvelle histoire à l'intérieur d'un récit de vie? C'est à partir d'un trop plein de sens que je voudrais questionner le sens qui émerge de cette page de mon histoire personnelle.

J'aimerais situer cet article en continuité avec la démarche que j'ai entreprise lors de mon cheminement de maîtrise, un cheminement d'écriture autobiographique inscrit dans l'esprit des histoires de vie. Il donne les bases conceptuelles sur lesquelles je veux bâtir cette réflexion.

Mon récit autobiographique se voulait un espace de construction de sens, de construction identitaire autant personnelle que professionnelle et un lieu de formation et d'auto-formation. Un lieu que je préfère qualifier d'«espace éducatif» dans le sens ouvert par Serres[1], comme la tierce place où la raison et le mal se rencontrent, un lieu où la science universelle rencontre la douleur, la souffrance, le mal local, régional ou singulier. Un mi-lieu où l'abstraction conceptuelle se voit interpellée par l'existence de la souffrance. Une souffrance vécue comme réponse et comme résolution du mal subi, senti ou ressenti. La raison, dit Serres, nie la reconnaissance rapprochée du mal dans son sens le plus catastrophique. La conceptualisation scientifique ne trouve aucun sens rationnel à la souffrance. Mais la souffrance est vécue par l'être né comme un tiers entre les deux : trait d'union qui est raison et culture, multiple et composite, apprenant et lui-même lieu d'apprentissage. Le lieu du tiers se présente comme un espace de déchirement, d'éclatement dans plusieurs sens : dans le sens de direction, de signification et de sensibilité. Un lieu ressenti comme espace d'incertitude où l'être abandonne ses certitudes pour se lancer sur les chemins de la nouveauté. L'être cherche alors un sens inconnu, une possibilité de sens. Cet espace du possible est lieu de

l'être-tiers ou, comme dirait Fernand Dumont[2], le lieu de l'homme. Le lieu de la culture. Lieu de l'histoire individuelle et partagée dans la quête d'un sens communicable, intelligible, saisissable; dans cet espace où la compréhension de l'autre devient possible. Un autre faisant partie de soi, dans le sens le plus profond du soi...*Nous*[3].

Je veux aussi situer la réflexion qui va suivre dans un espace de transition entre mon récit autobiographique et le début d'une nouvelle histoire. Mon récit autobiographique était le lieu d'une crise de sens, un lieu de dispersion et de multiplicité, un lieu où mon être cherchait un sens et un sens identitaire. Identité comme auto-construction ou comme auto-définition. Une question fondamentale constituait alors le moteur même de ma démarche autobiographique : suis-je ou ne suis-je plus? C'était la question angoissante d'un être pré-existant dans son histoire singulière et se cherchant à l'intérieur d'une nouvelle réalité, d'une nouvelle histoire qui marquait un lieu de discontinuité. Un être venu d'ailleurs, d'une autre réalité, d'une autre terre, d'une autre culture[4]. Un être qui se re-découvrait et qui se re-définissait dans l'angoisse du métissage culturel : lieu de la nouvelle terre d'accueil, lieu du contexte sonore de l'incertitude amenée par l'apprentissage de la nouvelle langue avec sa charge de culture, de sens, de significations et de sensibilités si loin de ses (mes) propres sens, de ses (mes) propres significations, de ses (mes) propres ressentis — des souvenirs tactiles, gustatifs, auditifs, expressifs qui ne trouvaient pas de points de repère ni pour moi par rapport aux autres ni pour les autres par rapport à moi.

La problématique du récit autobiographique a trouvé sa résolution dans la reconstruction identitaire du côté du Soi, c'est-à-dire du côté de l'*éthos*, dans son sens plus étymologique. Cette résolution fut la mise en branle d'un mouvement vers la catastrophe de l'ego. Vers l'effondrement du je égoïste par la prise de conscience du Nous... c'est à dire du *Soi.* La mort du je égoïste s'annonçait ainsi comme acceptation de la souffrance. La souffrance ainsi acceptée créa ce lieu nécessaire de rencontre entre la raison et le mal. Raison cherchant à expliquer le mal infligé au soi par la voie de la mort du je, par la voie de sa propre participation au mal de l'autre en soi. C'est à dire par la voie de la prise de conscience du je comme un produit tiers. Ce tiers devenant véritable lieu de l'homme. Homme devenu *Soi,* abandonné, sans aucune résistance rationnelle et se laissant pénétrer par le mal propre, vécu comme mal du tiers. La souffrance, ainsi saisie et comprise dessine les traits d'un sens au-delà de la

raison; d'où la résolution ultime de la crise identitaire en termes de reconstitution de sens.

Par cette voie de reconstruction le sens se transforme en nécessité de vulnérabilité. C'est-à-dire, d'ouverture à la blessure infligée par le mal. L'espace de l'histoire personnelle s'ouvre à la possibilité du mal pour construire un sens. L'être s'ouvre ainsi à son histoire dans un effort de compréhension du mal de *Soi.* Histoire de vie qui s'insère dans cette histoire des autres devenue alors histoire partagée par la voie de sa propre vulnérabilité. C'est ce que Sartre avait désigné comme *Ipséité :* Établir avec l'autre des «rapports réciproques et mouvants», c'est-à-dire, accepter «d'être-pour-autrui»[5].

J'arrive ainsi à comprendre le lieu autobiographique comme une incomplétude à la recherche d'un sens, par le passage permanent par le circuit de l'Ipséité. Ipséité comme lieu de métissage où «l'être du monde de vie[6]» partage son propre sens, sens dans tous les sens du mot sens : direction, signification et sensibilité. C'est pour moi, le point de départ de la transition vers une nouvelle possibilité de sens, ou si on préfère, vers la possibilité de vivre la vulnérabilité à partir de la compréhension du récit, objet de cette réflexion. J'intente ici un exercice de rencontre. Je cherche une nouvelle ouverture pour la raison vers les possibilités de la souffrance. J'intente un effort de re-construction de sens.

Je n'avais pas terminé l'écriture autobiographique qu'une annonce porteuse de catastrophe est arrivée dans mon histoire personnelle. Cette annonce déclencha les événements qui m'ont forcé à une tâche de déconstruction de sens. C'était comme si la «conclusion» de la démarche autobiographique rejetait la cristallisation ou comme si mon histoire tenait à sa volonté de continuer à s'écrire; comme une invitation à incarner dans mes sensibilités la prise de conscience à laquelle j'étais arrivé par les chemins de l'écriture.

Je me permets ici de rapporter le témoignage que j'ai mis sur Internet[7] au moment même où je vivais ces événements. Un écrit témoignant de cette impulsion d'écriture déjà inscrite dans ma vie, une vie qui se veut réécrite à l'infini[8] :

> Le 20 juillet 2001...vendredi...l'annonce : la première annonce m'a été donnée par le médecin qui suit mon dossier présentement. Le premier résultat du test sur le VIH est positif. Il y a toujours une marge d'erreur. Un autre test sera fait. J'aurais le

résultat définitif pour lundi prochain. Mais, à l'intérieur de moi-même, je connais déjà la réponse.

Jour 2, 21 juillet 2001

Le jour deux commence dans la sérénité de l'angoisse. Dans le questionnement de la certitude. Dans un espace clair-obscur, noir-blanc sans atteindre le gris mais le rose. Comme un défi aux clichés. Sérénité de l'amour. Angoisse de la mort. Et au milieu, lui, mon copain, et ma vie...toujours là. Il ne s'agit plus aujourd'hui ni de courage, ni de compréhension, ni de sens. Il n'est plus question de «faire de quoi» ou «de rien faire», ou de se conformer, ou d'accepter, ou de se révolter avant de partir dans une lutte pour la vie. Il n'est plus question ni de quête de sens, ni de quête de vie, ni de quête de mort, ni de souhait de changement ni de conformité au statu quo. Le tout est déjà là. C'est du vécu. C'est du déjà vu. C'est une expérience de vie, ma vie. Le tout est un chemin parcouru depuis ce moment mystérieux de ma naissance. Depuis ce moment et cet espace où l'écart a commencé à se combler. Cet écart inconnu en termes d'espace et de temps qui se comblera un jour, le deuxième le plus important d'une existence. Parce que, ce deuxième jour, l'autre le plus important, est le comblement ultime de l'écart et il marquera enfin, le dernier jour.

Le jour un était hier. La nouvelle est tombée sans être nouvelle. Vieille déjà, portant en elle une guerre silencieuse, une bataille partagée et, paradoxe, une vie partagée au niveau planétaire. Nouvelle qui dans ma vie prend cinq ans avant publication. Peut-être plus. Nouvelle usée, fatiguée de peur, de mes peurs depuis presque cinq ans. Nouvelle attendue, presque prévisible. Nouvelle, ma vieille, tu es au journal de la veille. Ce jour deux, je t'accueille enfin.

Cette annonce marque le début d'un processus de déconstruction de tout sens antérieur. C'est l'inauguration d'une nouvelle sensibilité, d'une nouvelle vulnérabilité. Elle marque une nouvelle direction parce que tout chemin et cheminement antérieur s'arrêtaient là, comme un aboutissement inespéré mais soupçonné. Paradoxalement, cette

annonce marque le début d'un autre chemin : nouvelle direction, nouvelle continuité, nouveau sens. Il serait valable de se poser ici la question avec Josso[9] sur la complémentarité et la distinction entre une expérience fondatrice et une expérience significative. Sur le rôle que chacune d'entre elles joue dans la quête du sens de notre vie et dans la construction et la reconstruction de nos histoires de vie. Ce témoignage a l'avantage de se raconter en simultané, il essaie de se comprendre dans un acte désespéré d'auto-sensibilisation que je relis entre les lignes. Un sens dans le sens d'une direction qui prend conscience de l'issue ultime comme aboutissement inévitable de ce jour un, aboutissement en jour deux et ultime vers lequel pointe inévitablement toute vie : la mort. Cette lucidité du récit qui, pour paraphraser Marie-Christine Josso, s'auto-écrit dans l'expérience de vie nous permet alors de mettre en évidence ce quelque chose que nous ne poursuivions pas comme but, mais qui met toujours en cause les buts de notre vie[10].

Le sens de cette expérience prend ainsi une dimension sensible....

> **L'entre deux...dimanche le 22 juillet 2001**
>
> Connaître profondément la réponse ultime est, en quelque sorte, un motif de sérénité. Parler avec Bernard[11], discuter des scénarios, se faire à l'idée, banaliser la chose dans l'espoir d'un espoir. Espérer...quoi? Un avenir? Un devenir? Un à-venir? L'angoisse la plus profonde ne me vient pas de la peur de la mort. Mais de m'en savoir porteur. Prendre conscience de ce pouvoir de transmettre la mort au lieu de la vie. Mais elle, la mort, n'est-elle pas une très vieille amie? Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises. Je l'ai cherchée, je l'ai défiée, je l'ai souhaitée du plus profond de mes aspirations. Je l'ai vue à mes côtés. Elle m'a visité dernièrement[12] mais cette fois-ci elle reste.
>
> Fidèle copine de ma vie. Accompagnatrice dans ce chemin qui est le mien. Je l'ai toujours sue là, comme une présence invisible. Aujourd'hui elle ne fait que rendre sa présence sensible, sensitive, vivante à l'intérieur de moi. À partir d'aujourd'hui nous ne nous quitterons plus, je ne la chercherai plus, je ne la défierai plus et mes souhaits ne seront plus d'aller à sa rencontre. Nous sommes déjà un.

Dans ces lignes, la manifestation du récit comme sensibilité est fort graphique. Nous pouvons remarquer comment l'expérience *littéralement* et *littérairement* incarnée dans le récit se transforme en sens, dans le sens de sensibilité. Il serait ici peut-être utile de se rappeler les mots de Danis Bois quand il se questionne : «en dehors de toute sollicitation extérieure, en dehors de tout acte extéroceptif, entretenant avec sa propre personne une relation intime non réfléchie, *que ressent-on*?[13]». À mon sens, nous trouvons ici une signification qui se livre par le ressenti, à travers le récit de la perception que j'ai de ce ressenti. Husserl[14] disait qu'il s'agit d'un genre de sens porté par l'expérience muette que nous arrivons à exprimer dans la pureté de son propre sens, le sensible se faisant ainsi récit. Un sensible qui dans son propre récit retrouve ou trouve son sens pour soi, c'est-à-dire un sens partagé avec l'autre. Un sens pour le nous. Dans la référence aux dialogues avec Bernard, je peux lire ce besoin non seulement d'exprimer le sensible mais de le faire entendre par l'autre. C'est créer la possibilité d'un sens non seulement pour moi mais pour l'autre. Pour que cet autre puisse trouver dans mon sens, un écho de son propre sens. Je relis ici un besoin de transmettre ma propre sensibilité pour qu'elle devienne sens signifiant que j'habilite à se dire à travers le récit.

Mais cette recherche de significations partagées va encore s'exprimer dans le récit, un peu plus loin, avec une puissance descriptive qui dépasse le récit même pour transcender vers les sensibilités des autres.

> **Quelques faits... le 25 juillet 2001**
>
> Avant tout, je veux dire merci. Merci à la vie qui m'a donné le privilège d'avoir des amis, des amis de votre taille. Merci à vous tous d'être là : Jeanne-Marie, Renée, Jacques, Diane, Gabrielle, Denise, Thérèse, Marcel.
>
> Me savoir accompagné me ramène une fois de plus à ce souci de l'autre. Partager ma joie autant que l'angoisse, parce que je ne veux pas ici parler de souffrance. Savoir que l'autre (vous) m'accueille... et savoir que cet accueil provoque en vous de l'angoisse, de l'inquiétude, de la solidarité permet de mettre en évidence l'amour qui vous habite. C'est la constatation, comme disait Berlanga, que nous ne sommes pas des acteurs solitaires dans la scène du monde de vie (...) Je continue à

écrire ce journal. C'est important, à mon avis, comme un témoignage, comme un acte pédagogique, comme une invitation à l'apprentissage, à la réflexion, au partage, à la construction d'un sens... en un mot, une invitation à comprendre.

Il faut transformer la catastrophe en événement épique, en histoire de renaissance ou de naissance. En histoire d'émergence. C'est le seul sens de toute catastrophe, une invitation au recommencement ou à la continuité, ou à tous les deux...

Nous voilà revenus à l'espace éducatif comme milieu de quête de sens, c'est-à-dire, comme un lieu de partage et de vulnérabilité, comme un lieu où nous cherchons à nous comprendre, en tant que *Je* dans le *Nous*. Le *Nous* essaie de se retrouver dans les vécus singuliers du Je. Ce lieu discursif, lieu de culture, est celui que Dumont avait déjà défini comme lieu de l'homme. Le lieu de la mémoire et de la distance entre ce que je donne comme signification à mon histoire et la signification que ma collectivité historique donne de sa propre existence. Distance qui parfois prend des allures de peur : Peur du jugement et peur de l'autre. Une peur qui naît quand l'autre ne donne pas de signification à nos propres significations ou parce que nos sensibilités ne retrouvent pas d'écho dans les sensibilités des autres.

Vendredi le 27 juillet 2001

Vous lire[15], vous entendre, vous sentir là, est comme redécouvrir l'essence même de l'humanité. Et surtout, cette absence merveilleuse de pitié qui est plutôt salutaire. Vous ouvrez la porte à l'amour au-delà de l'amour de soi pour soi. Ce voyage qui commence est, à mes yeux, une aventure qui peut nous mener loin, comme elle peut aussi ne nous mener nulle part. Cela dépend certainement de nous. J'ai dans ma vie découvert que c'est surtout dans la transparence et dans la vulnérabilité que se trouve notre plus grande force. Dépasser la peur d'être vu, d'être jugé ou même d'être agressé ou tué. Mes années révolutionnaires me l'avaient déjà suggéré. Mon expérience actuelle me le confirme. Je lisais sur le Web des témoignages de gens qui comme moi sont aujourd'hui atteints de cette maladie. Ce qui m'a frappé dans ces témoignages

> c'est cet élément qui revient toujours : la peur. Et il ne s'agit même pas de la peur de la mort... Je découvre plutôt la peur de l'autre, la peur du jugement, la peur de la marginalisation, la peur de la solitude, la peur de se voir expulsé de la catégorie d'être humain pour devenir «le malade», le «gay», le «dangereux»... Peur justifiée par l'attitude que cet autre peut parfois avoir envers l'autre : attitude de peur, de rejet parce qu'on a peur de l'autre et de ce que l'autre porte en lui. Mais qu'est-ce qui arrive quand cette peur ne nous habite plus? D'après moi, c'est l'acceptation ultime de notre qualité d'humain, libre et responsable et prêt à assumer les risques de la transparence et de la vulnérabilité. Et là, où la peur n'est plus, il ne reste que l'être devant l'être, à ses risques mais prêt aussi à recevoir les cadeaux de la grâce. L'être témoignant de la qualité d'être et du risque d'être... la damnation est ainsi éloignée à jamais, parce qu'elle ne trouve plus d'emprise, parce qu'elle ne peut tenir devant la lumière qui traverse les qualités de la transparence. L'intention première de ce dialogue est celle du partage. Aucune autre prétention. Je me trouve déjà assez prétentieux comme ça. Parler de vous et de moi de cette façon quasi exhibitionniste. Mais y a-t-il une autre façon de s'exposer? Je ne veux pas non plus banaliser la chose en créant l'illusion du «ça fait rien». Non, ça fait de quoi, ça donne un sentiment d'urgence, comme une sensation d'accomplissement en devenir, comme une responsabilité encore forte, présentielle, incontournablement là. Je ressens plutôt comme une fissure par où rentre le présent avec toute sa force d'avenir. Le présent comme un bâtisseur de rêves, de projets qui se réalisent dans la présence au présent, dans l'être là, ici et maintenant, entouré d'avenir.

La suite est histoire présente... La construction du nouveau sens se continue dans cet effort de vulnérabilité présente et en présence. Vulnérabilité véritablement sensible et sensitive qui n'est pas seulement attitude et présence à l'autre, mais qui s'exprime dans les cellules mêmes de mon système immunitaire. Symbolisme facile? Je ne pense pas, non. La vulnérabilité physique entre en symbiose avec la vulnérabilité des sens : dans le sens de significations.

Je m'efforce de trouver dans la structure de cette histoire qui s'écrit les bases d'un nouveau sens toujours en devenir : dans le sens de direction. Quand j'ai écrit ces lignes je n'avais pas encore fait face à la mort de façon plus sensible. Ce fut quelques semaines plus tard, dans ma chambre d'hôpital, quand l'épuisement m'a conduit aux portes de l'agonie et de l'abandon[16], quand tout sens a trouvé son aboutissement dans l'abandon ultime de toute volonté de faire du sens. Être confronté à cet aboutissement a accompli la tâche nécessaire de la déconstruction de tout sens... Être aux portes de la mort est dans mon expérience de vie (de mort?) un moment de passage où un bilan instantané, de quelques secondes à peine, s'est imposé à moi. Un bilan que je me souviens avoir résumé dans une phrase très courte, mais très signifiante et vitale : je suis prêt... j'abandonne...

Cette phrase fut récit dans son moment. Elle portait dans son expression le poids de toute une vie. Cette phrase fut le récit fondateur d'un nouveau commencement. Son trop plein de sens, le poids de sa sensibilité, lui ont donné la force nécessaire pour devenir fondation sur laquelle devait se bâtir un nouveau récit, une nouvelle vie. C'est le récit d'un recommencement. À ce moment même...le tout a recommencé... et me voilà presque deux ans plus tard encore en quête, encore en marche, encore à la recherche d'un sens qui s'échappe et qui s'échappera, je le sais aujourd'hui, à jamais. Un sens en fuite vers des horizons toujours mouvants, toujours inaccessibles. Des sens toujours profondément incarnés dans le récit de ma vie qui s'écrit. Des sens toujours profondément présents dans ce chemin qui se fait en cheminant. Des sens toujours si profondément et si irrémédiablement sensibles.

J'ai voulu avec ce bref récit montrer la force constructrice du récit, sa force structurante, sa force sensible, sa force de signification, sa force d'orientation. Écrire du côté de la compréhension de son histoire de vie demande certes la confrontation de nos sensibilités. Cette expérience ne montre qu'un bref aperçu des potentialités sensitives du récit de vie. Elle montre aussi un instant devenu espace d'auto-compréhension pour ne pas dire d'auto-formation, dans le sens de se former, de se structurer autour d'un sens : comme direction, comme sensibilité et comme signification.

Luis Gomez

1. Michel Serres, *Le Tiers-Instruit,* Paris, Éditions François Bourin, 1991, p. 112-117.
2. Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire,* Montréal, les éditions HMH, 1968.
3. «Soi, famille d'une racine ind.-eur.**swe-, *se-* marquant l'appartenance d'un individu à un groupe social. En grec élargissement – *dh, ethos (...)* ». Jacqueline Picoche, *Dictionnaire étymologique du français,* Paris, Le Robert, coll. Les usuels, 1992, p. 463
4. Je suis arrivé au Québec, du Nicaragua, en 1988. J'ai dû fuir mon pays pour des raisons politiques et je suis entré au Canada en qualité de revendicateur du statut de réfugié. Ici, le sens d'être (suis-je) et ensuite (ou ne suis-je plus) se situe dans un lieu de redéfinition identitaire de l'être qui cherche une suite, une prolongation de son histoire à l'intérieur d'une autre histoire qui lui est étrangère, dans le contexte de l'exil.
5. Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique,* Paris, Gallimard, 1968, p. 431-432
6. Benjamin Berlanga dit : «*Vivimos en el "mundo de vida" no como actores solitarios, la nuestra no es una vida de soledad : vivimos con "otros"...*» (p. 4). Ma traduction : «Nous ne sommes pas des acteurs solitaires dans le monde de la vie, nous ne vivons pas une vie de solitude, nous vivons avec les autres...». *Una pedagogía radical, una pedagogia para el otro: propuesta para la resignificación de la educación popular desde una perspectiva ética.*(Une pédagogie radicale, une pédagogie pour l'autre : proposition pour une redéfinition de l'éducation populaire à partir d'une perspective éthique). Communication présentée au Seminario-taller : *La dimensión pedagógica en los procesos de educación popular* (Seminaire-atelier : la dimension pédagogique des processus d'éducation populaire). San José, Costa Rica, ALFORJA, 1995.
7. Ce témoignage est encore disponible sur Internet, sur le site des Cahiers collectifs hébergé par : http://www.levinux.org. Suivre le lien «L'autre vie» créé par Luis Adolfo Gomez Gonzalez (http://notes.levinux.org/notes01/)
8. Je me suis permis de faire quelques corrections à la version originale publiée sur Internet pour faciliter la compréhension du récit.
9. Marie-Christine Josso nous dit : «Certains récits m'ont amenée à faire ce distinguo (entre expérience fondatrice et expérience significative) en ce qu'ils présentent au moins une expérience majeure devenue orientatrice ou réorientatrice du projet de recherche d'un art de vivre, tandis que d'autres expériences nourrissent, confortent, prolongent de façon significative ce courant de fond». «Les dimensions formatrices de l'écriture du récit de son histoire de vie, de l'étrangeté de l'autre à l'étrangeté de soi», Actes du colloque international de Rennes (sept. 98), *Dynamiques langagières et Histoires de vie,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 19.
10. *Ibid.*, p. 20.
11. Bernard est mon compagnon de vie. Il n'est pas touché par le virus.
12. Je fais référence ici à une péritonite qui a failli me tuer... quelques mois avant l'annonce.
13. Danis Bois, *Le sensible et le mouvement,* Paris, Éditions Point d'appui, 2001, (p. 35-36), Mon souligné.
14. Husserl, *Méditations cartésiennes,* cité par Danis Bois, *Loc.cit.*, (p. 37).

15. Le site des «cahiers collectifs» où se trouve ce récit, permet aux visiteurs d'ajouter leurs impressions et leurs commentaires. Je fais référence ici aux commentaires et réactions que j'ai reçus de la part de visiteurs du site.
16. La maladie «opportuniste» qui accompagne le virus et qui fait de moi un sidéen, provoquait des tremblements continus accompagnés de froid physique et des fièvres intenses, crises qui se produisaient aux deux heures, dans ses moments les plus intenses et qui duraient en moyenne 20 minutes. Donc ici, je parle d'un véritable épuisement vital, physique et psychologique, et d'un abandon qui n'est nullement dans un sens figuré.